

Dressage.

Lorsque la bête est plumée, il faut la dresser, c'est-à-dire la disposer de telle façon, qu'elle ait la meilleure apparence possible. Pour cela on exerce sur elle des pressions avec la main, ce qui fait ressortir la graisse du ventre; on rabat les pattes, on les fixe avec un lien le long des pilons, et on retourne le bout des ailerons sous le dos. On ne doit plumer ni la tête, ni le bout des ailerons, ni la queue. Les plumes de ces parties sont presque toujours noires elles parent la volaille et font ressortir sa blancheur.

Emballage.

Il ne faut jamais emballer les volailles avant qu'elles soient parfaitement froides. Pour les expédier, on les enveloppe dans du papier gris, et on les place dans une bourse.

Canards.

Lorsqu'on veut tuer un canard, il faut bien se garder de le saigner, sa chair perdrait l'excellent goût qui la fait rechercher. Il faut le tuer en lui introduisant dans le bec un couteau très-pointu ou une très-forte aiguille qu'on fait pénétrer jusque dans la cervelle. On le tue plus facilement encore en le saisissant par le col immédiatement au-dessous de la tête et en lui faisant décrire dans l'air un mouvement de rotation qui a pour résultat de luxer les vertèbres et de faire mourir le canard instantanément. Il faut le plumer chaud quand on le tue, et le vider comme je l'ai indiqué pour les autres volailles. La plume des canards est fine, courte, arrondie, et par conséquent excellente; mais le préjugé contraire est tel, qu'on ne peut la vendre qu'à très-bas prix.

REVUE DE LA COLONISATION

JANVIER.

SOMMAIRE:—Chemin entre le lac St. Jean et Québec—Rapport de l'Exploration de M. Demais, arpenteur.

CHEMIN ENTRE LE LAC ST. JEAN ET QUÉBEC

Parti de Métabetchouan le 25 mars dernier, par le portage des sauvages sur la rive ouest de la Rivière N., je gravis la montagne par une pente douce de cinquante chaînes environ, mais de cet endroit la montée est un peu plus roide pour quelques chaînes. Continuant dans la même direction (S. S. W.) je descends dans une épinettière par un angle de 1-25° pour trois chaînes, et suivant ce terrain uni pour un peu plus d'un mille je traverse le "gros ruisseau" de quinze mailles de large et gravis une montée très facile pour cinq chaînes et de là j'arrive sur la rive du Métabetchouan, au-dessus des grandes chutes, par une descente de deux à trois chaînes par un angle de 25° environ, (le terrain est boisé de pin blanc et rouge, tamarack etc., et la montagne est généralement boisée de mérisier bouleaux, sapins, etc.) Ici la rivière se trouve en eau morte large de deux à trois chaînes et de chaque côté bordée de montagnes de peu d'élévation mais laissant entre elles et la rivière des bas fonds (terrain très propre à la culture) très avantageux pour le passage d'un chemin. La rivière court à peu près sud magnétique pour quinze milles, et dans cet espace il se trouverait quelques montées et descentes peu difficiles.

Changeant de direction comme la rivière (S. E.) je la traverse près du poteau du 86e mille de ligne de M. Blaicklock, tiré en 1849; la largeur de la rivière est la même que plus haut mentionnée. Ici la ligne de M. Blaicklock, que je suis pour deux milles, permettra d'y passer un chemin avec avantage, le terrain est uni et boisé de sapins et épinettes noires; une petite montagne que je rencontre aussitôt pour être évitée soit à l'est ou à l'ouest à une dizaine de chaînes de la ligne jusqu'au 79e mille, passant à l'est aux petits lacs qui se déchargent dans la rivière Couchépeganish. Le terrain est à peu près uni, sauf deux ou trois montées et descentes très faciles, et boi-

sé comme plus haut. (La neige peut avoir trois pieds d'épaisseur et recouvre un terrain sablonneux, en partie, à ce que j'ai pu voir.) Du 79e mille je passe à l'est de la ligne en tournant une montagne et revenant à la ligne, je la coupe au 78e mille au pied d'une petite montagne. Et suivant son flanc ouest à peu de chaînes de la ligne, pour deux milles je reviens de nouveau dans la ligne. Cet espace est à peu près uni et boisé d'épinette, bouleaux et sapins.

Ici commence un brûlé courant de l'est à l'ouest sur une largeur d'un mille et demi, passé après le tracé de la ligne.

De la ligne je fais le tour d'une montagne à l'est et arrive à la ligne sur le bord d'un petit lac que j'évite à l'ouest, et continuant au sud pour deux milles à vingt chaînes au plus de la ligne, je passe deux nouveaux lacs qui se déchargent dans la rivière Métabetchouan. Tout ce terrain est à peu près uni, passant dans un défilé sinueux. Ce terrain est appelé par les sauvages, "Les grands chemins des chasseurs" (Car toutes les rivières qui arrosent ce pays les obligent à passer de l'une à l'autre par cet endroit.) C'est ce que je fais en gravissant une coupe de montagne par un angle de 25° à 30° pour une trentaine de chaînes, et sur le haut de laquelle je coupe la ligne en courant au S. E. et descendant le côté opposé par une pente en tout semblable à la montée, et j'arrive sur la rive d'un petit lac qui se décharge dans la rivière Picoba. Et suivant la rive ouest de ce lac ainsi que celle d'un autre plus grand qui l'avoisine, par une course au sud, j'arrive en allant un peu au S. S. W. à la rivière Picoba que je traverse là où la ligne la coupe et faisant le tour d'une montagne à l'ouest en suivant la rivière Picoba, large d'une chaîne et demi; je coupe de nouveau la ligne et la rivière au 65½ éme mille et suis cette dernière pour quelques chaînes du côté ouest. Toute cette vallée de la rivière Picoba est à peu près garnie et bordée de hautes montées